

« Les animaux malades de la peste ». Notes de cours.

I Un état des lieux tragique.

Il décrit tout d'abord en un long prologue épique –car les forces sont surhumaines et l'événement est mythique- de 14 vers les ravages causés par la peste. Les deux premiers octosyllabes font rouler un coup de tonnerre, le mot « mal » se prolonge dans les deux relatives d'un fracas d'allitérations en « R » -qui peuvent suggérer le grondement furieux de la colère divine- que renforcent, à la rime, les termes de « terreur » et de « fureur ». Ainsi mis en apposition à deux reprises, le mot « mal » annonce celui de « peste » -le mot n'apparaît qu'au vers 4- sur lequel porte l'accent tonique (v.4). Le rejet du verbe principal traduit l'aspect dévastateur de l'épidémie : le lecteur a du mal à reprendre son souffle (n'en faites cependant pas trop à la lecture...) et le dernier octosyllabe, au vers 6, referme la phrase. Le C.O.D. « la guerre » étant placé après le complément d'objet second : « faisait aux animaux la guerre ». Après cette ouverture, La Fontaine décrit les effets de la peste. Tout est ici sous le signe de la négation, de la privation. L'alexandrin, au vers 7, exprime dans un chiasme l'universalité du malheur –répétition de « tous »- et tous les verbes qui suivent sont employés à la forme négative –accumulation des négations- , sauf le verbe « fuir ». Privation de l'appétit, du désir aussi puisque même les tourterelles (qui d'habitude roucoulaient...) se fuient, les prédateurs ne songent plus à chasser... La régularité des octosyllabes (v. 10, 11, 12), le sentiment de durée exprimée par l'imparfait, font au lecteur la peinture d'un monde vide et désolé. Référence mythologique au vers 5 « l'Achéron », le fleuve des Enfers, les morts le traversaient sur la barque de Charon, le passeur.

II Les paroles révélatrices de la puissance.

A Différents types de paroles pour différents groupes sociaux (voir le cours).

B La stratégie argumentative du lion.

- **Le lion joue la modestie et la familiarité** (Mes chers amis, je crois, v. 15-16), l'évocation de son cas personnel n'occupe que 5 vers sur 19 encadrée par des pronoms de généralisation « nous » et des « on » qui dissolvent sa responsabilité individuelle dans la culpabilité collective.

- **Bienveillance et modération apparentes du lion, sa lucidité mais aussi sa capacité à envisager calmement la situation en toute objectivité, dans le souci du bien commun.** Les mots placés à la rime : amis, infortune, nous, commune, dévouements, indulgence, conscience, offense (mais précédé d'un indéfini négatif), pense, moi/justice : Deux notes sont cependant discordantes : termes de voracité gloutons/moutons et manger/berger.

- **Le lion n'adopte pas le ton impérieux qu'autoriserait sa fonction : une main de fer dans un gant de velours.** L'exercice du pouvoir est dissimulé. L'argumentation est donc très habile. Les connecteurs logiques : Peut-être (v. 20), donc v. 23, Pour moi (v. 25), Même (v. 28), donc, mais, car (v. 30, 32). Ces connecteurs confèrent au discours une tonalité posée, mesurée (modalisation par « peut-être », précision par « pour moi, même ») et en même temps une logique rigoureuse (donc, car).

- **La métrique joue un rôle** : la brièveté des phrases donne au discours une allure souple, naturelle et comme improvisée. Le vers s'allonge pour les grands principes (vers 21, 31-32), raccourcit pour avouer, modestement, les crimes commis (v. 26 et 29). Le lion joue la sincérité (v. 25-29) tout en minorant ses fautes (v. 28-30, il m'est arrivé quelquefois : l'adverbe souligne la rareté + le lion se donne comme victime de son instinct). L'argument d'autorité (L'histoire nous apprend, v. 21-22) ou de valeur (selon toute justice, v. 32) sert en fait à le disculper. Le lion est donc à la fois juge et partie. Mais la menace n'est pas absente.

III Un enseignement pessimiste.

A Une justice contestable : c'est un enseignement pessimiste que celui délivré par La Fontaine : la fable oppose à l'irréductible pouvoir des puissants la condition misérable et tragique des faibles et des opprimés.

- **La morale est pessimiste, elle est devenue proverbiale** avec sa double antithèse remarquable « puissant ou misérable/blanc ou noir ». Sa brièveté et l'utilisation du futur, temps de la certitude, la rendent implacable. Cet enseignement nie l'existence d'une justice transcendant les intérêts particuliers. La justice est celle du plus fort, comme dans « Le loup et l'agneau ». L'âne est désigné coupable car il est faible. Il peut donc être chargé de la responsabilité collective. On craint trop les puissants et leurs amis capables de se défendre.

B Une mise en cause des relations humaines.

- **La fable est pessimiste dans la peinture qu'elle fait des réactions humaines, traduites par celles des animaux, face au malheur**. Il n'est pas de l'opinion de La Fontaine, connu pour son irréligion, de croire aux châtiments divins. Son ironie peut être perçue dans le scepticisme affiché par le lion aux vers 16 « je crois », 20 « peut-être » et 21 « l'histoire nous apprend qu'(...) on fait de pareils dévouements ». Si le lion n'est pas convaincu, La Fontaine ne l'est pas davantage, mais il ne manque pas de décrire dans cette fable une **réaction typiquement humaine face à l'adversité : les fléaux qui s'abattent sur lui sont des châtiments divins**. Le Ciel de la fable est un Dieu vengeur, comme celui de l'Ancien Testament et comme le sera celui du Père Paneloux dans la Peste de Camus.

C La fuite face aux responsabilités.

- **La foule échappe à un sentiment de responsabilité en s'en déchargeant sur un bouc émissaire** (cette expression provient de la tradition suivante : chez les Hébreux, le bouc défilait dans les rues du village, le jour de la fête des expiations, chargé des péchés d'Israël. La foule le lapidait). Dans la situation dramatique qui est celle des animaux, l'âne est une victime expiatoire toute trouvée. C'est le coupable sur lequel on se jette avec véhémence : il paie pour les autres. Le vers 55 « A ces mots on cria haro sur le baudet » marque un tournant dans le drame : le coupable est désigné. Le vers cité traduit, par le hiatus « cria haro » et la répétition des mêmes voyelles, « haro » reprenant les voyelles « a » et « o » de « à ces mots », la violence du déchaînement de la foule. L'action se précipite alors : La Fontaine ne revient pas au DD. Le loup conclut le simulacre de procès. Il est révélateur que sa colère s'exprime par la désignation des « défauts » physiques de l'âne dont le poil est ras, défauts tout autant important que le crime. Les vers 61 et 62, de manière elliptique, font entrevoir le dénouement tragique. C'est le dernier acte de la fable.

La Fontaine se montre donc pessimiste mais il peint avec une lucidité remarquable ses contemporains. C'est la bêtise humaine qu'il peint, la mauvaise conscience qui ne s'avoue pas et qui, pour se libérer, trouve un coupable.